

LES RECITS DE VOYAGEUSES CANADIENNES- FRANÇAISES AU XIX^E SIECLE: ECRIRE HORS DE LA MAISON DU PERE¹

Anne-Marie CARLE
Collège Saint-Joseph de Hull

Pierre RAJOTTE
Université de Sherbrooke

Palabras clave: Historias de viajeras canadienses y francesas, siglo XIX, representación de la mujer.

Resumen: El estudio de las narraciones de las viajeras canadienses y francesas del siglo XIX puede ser sorprendente teniendo en cuenta que la imagen tradicional de la mujer de esa época está estrechamente relacionada con una función doméstica asumiendo un estilo de vida sedentario. Sin embargo, diarios, cartas, revistas y otros documentos lo confirman: las mujeres viajan y a veces

¹ Ce texte est une version adaptée d'un chapitre paru dans l'ouvrage : Pierre Rajotte, avec la collaboration d'Anne-Marie Carle et François Couture, *Le récit de voyage au XIX^e siècle. Aux frontières du littéraire*, Montréal, Les éditions Triptyque, 1997, pp. 177-207.

incluso toman la pluma para contar sus aventuras. En este artículo se analiza cómo estas viajeras se representan a sí mismas y ciertas estrategias discursivas que utilizan para hacer que su situación sea aceptable en la norma en el contexto de la época. Por lo tanto, vemos que su historia se ve a menudo legitimada por adelantado por el lugar visitado por el motivo piadoso y caritativo de su viaje y en muchos aspectos da una imagen conformista de la mujer y de su papel social. Pero más allá de este acuerdo y el discurso previsto, también es posible observar en las historias la organización y el desarrollo de un discurso con el que se toma la palabra tanto ideológica como social y literariamente.

Keywords: French Canadian women travelers' accounts, 19th century, depiction of women.

Abstract: The study of French Canadian women travelers' accounts in the 1800's is an object of curiosity in itself since women of this period are traditionally associated to the domestic and to the sedentary. However, diaries, letters, magazines and other types of writing are adamant : 19th century women do travel, and some of them even use their travel experience to take up writing. This article elaborates on the way traveling French Canadian women depict themselves in their writings, and on the discursive strategies they use to rationalize their irregular situation in regards to the social context of their time. Indeed, women travelogues are often presented as mere accounts of famous places, or as reports of the christian endeavors associated with their journey. In many ways, these texts carry on women's traditional image and social role. Yet, beyond the convention, one can also notice the organisation and the evolution of a specific voice that is altogether ideological, social and literary.

Mots clés: récits de voyageuses canadiennes-françaises, XIX^e siècle, représentation de la femme.

Résumé : L'étude des récits des voyageuses canadiennes-françaises du XIX^e siècle peut surprendre si l'on considère que l'image traditionnelle de la femme de cette époque est étroitement associée à un rôle domestique supposant le sédentarisme. Pourtant, journaux personnels, correspondances, revues et autres types de documents le confirment : les femmes voyagent et prennent parfois même la plume pour relater leurs aventures. Le présent article s'intéresse à la façon dont ces voyageuses se représentent et à certaines stratégies discursives auxquelles elles ont recours pour rendre acceptables leur situation hors norme dans le contexte

de l'époque. Ainsi, on constate que leur récit est fréquemment légitimé à l'avance par le lieu visité ou par le motif pieux et charitable de leur voyage, et à bien des égards, il entretient une image conformiste de la femme et de son rôle social. Mais au-delà de ce discours convenu et attendu, il est également possible d'observer dans les récits l'organisation et l'évolution d'une prise de parole à la fois idéologique, sociale et littéraire.

La pratique du récit de voyage au féminin est en elle-même fort significative tellement elle apparaît aux antipodes de l'image traditionnelle de la femme du XIX^e siècle, de la « gardienne du foyer ». La Canadienne française, dans l'imaginaire collectif, « se dresse en calicot, sur son "prélat", devant un poêle et une marmite, un petit sur la hanche gauche, une grande cuiller à la main droite, une grappe de petits aux jambes et un autre dans le ber de la revanche, là, à côté de la boîte à bois... (Smart, 1988: 30). Longtemps entretenue, cette représentation de la femme sédentaire mérite évidemment d'être nuancée. De nombreuses études ont démontré que des femmes n'ont pas attendu le XX^e siècle pour franchir le seuil de leur demeure, pour s'adonner à des activités comme le travail en usine, l'enseignement, les travaux domestiques, le missionnariat, etc. De même, diverses sources comme les journaux personnels, les correspondances, les revues, le confirment : les femmes du XIX^e siècle voyagent. Certes, toutes n'écrivent pas leurs impressions, leurs souvenirs ou leurs exploits, mais quelques audacieuses s'y aventurent et se servent du voyage pour prendre la plume.

Il va sans dire que les récits de voyageuses occupent une place plus restreinte dans le corpus des récits de voyage du XIX^e siècle, et pour cause, les femmes de l'époque écrivant dans des proportions moindres pour le public. La pratique suscite néanmoins l'intérêt des femmes, en particulier au tournant du XX^e siècle, à l'époque où de

plus en plus d'écrivaines commencent à se tailler une place sur la scène littéraire canadienne-française². Le récit de voyage représente en fait, avec la chronique et les écrits intimes, un des genres les plus prisés par les Canadiennes. Cette popularité tient peut-être au fait qu'il s'agit d'une pratique d'écriture moins compromettante pour les femmes, comme le laisse entendre Béatrice Didier:

[...] ce type d'écriture favorise un certain relâchement — peut-être est-ce une bonne chose, dans la mesure où bien des gens, des femmes en particulier, se risquent à écrire un journal de voyage qui ne se seraient pas lancés dans des genres littéraires plus prestigieux. Cette facilité, jointe à la stimulation que crée le mouvement (les événements sont fournis par la vie, nul besoin d'inventer des intrigues; on sort de son cadre habituel), aide certainement à débloquent l'écriture (Didier, 1981: 177).

Mais qui sont ces Canadiennes françaises qui écrivent leur périple? Qu'est-ce qui caractérise leurs récits? Comment prennent-ils forme au sein d'une société de type patriarcal qui réserve le domaine des lettres aux hommes? Comment les femmes justifient-elles non seulement le voyage les conduisant à transgresser un discours traditionnel qui les enferme dans un rôle domestique, mais encore l'écriture de cette transgression? Comment s'affirment-elles hors du stéréotype? Autant de questions qui laissent déjà entrevoir la complexité du genre, mais aussi sa richesse. Car si le récit de voyageuse devient

² C'est ce qui explique que quelques-uns des récits de voyageuses répertoriés dans le corpus de la présente étude appartiennent aux premières années du vingtième siècle.

l'occasion de décrire de nouveaux paysages et de multiples aventures, il est aussi le lieu d'une expression qui prend forme loin de la vie quotidienne. Il représente donc une prise de parole de la part de grandes silencieuses, de la part des « absentes de la littérature officielle » (Collectif Clio, 1992: 243). Et comme le mentionnait Sarah Mills, il est possible que « [...] as readers in the 1990s, [we] will never really know what discursive elements acted on women travellers when they wrote » (Mills, 1990: 6). Il s'agit, dans ces conditions, de tenter de saisir la portée de cette écriture féminine.

VOYAGER ET ÉCRIRE AU FÉMININ

Par définition, le mot *voyage* renvoie à un « événement étranger à la vie « normale » et normée » (Lefebvre, 1985: 5). Rien d'étonnant alors à ce qu'il apparaisse suspect aux yeux de la société bien pensante et patriarcale du XIX^e siècle. Et de façon plus marquée, serions-nous tentés d'ajouter, lorsqu'il s'agit d'une pérégrination au féminin. En effet, le discours traditionnel a tant et si bien circonscrit le rôle des femmes du XIX^e siècle à un univers fermé au monde extérieur que les voyageuses suscitent de plus en plus l'intérêt des chercheurs pour leur côté marginal. L'image de « la paria » constitue souvent l'élément déclencheur de plusieurs études portant sur les voyageuses. Que l'on pense à Flora Tristan, à Georges Sand, à Olympe Audouard (Monicat, 1996), autant de femmes pugnaces qui ont connu une existence différente de celle des femmes de leur époque. Qu'en est-il des voyageuses canadiennes-françaises ? Sont-elles des « aventurières en crinoline »³ montées à dos d'éléphant et prêtes à partir à la conquête

³ En référence à l'ouvrage de Christel Mouchard, *Aventurières en crinoline*, publié en 1987 (Seuil, Paris).

de vastes territoires inconnus ? D'entrée de jeu, précisons que nos voyageuses ne correspondent pas à une telle image. C'est avant tout sous les traits de la missionnaire qu'on les retrouve. En effet, avec l'extension des communautés religieuses, phénomène important s'il en est un au XIX^e siècle, les religieuses représentent le groupe de femmes le plus important à avoir laissé des écrits de voyage. La vie de missionnaire semble avoir présenté plus d'un attrait pour les femmes de l'époque, à un point tel qu'il devient légitime de supposer que certaines religieuses auraient pris le voile pour prendre le large. Estelle Mitchell constate ainsi l'enthousiasme suscité par l'annonce d'un départ pour une mission à Rivière-Rouge :

Les conseillères constatent avec fierté que dix-sept parmi les vingt-cinq sœurs éligibles ont offert leur collaboration. Trois autres noms pourraient s'ajouter à la liste. [...] Sœur Julie Hainault-Deschamps, depuis l'émission de ses vœux le 10 septembre 1838, attend avec anxiété l'heure des missions chez les Sœurs Grises. *Seule la promesse qu'un jour il y en aurait l'a décidée à se lier pour toujours* [Nous soulignons] (Mitchell, 1987: 19).

Micheline Dumont explique en ce sens que « [...] le déclin des vocations [...] atteint les communautés missionnaires dix ans après les autres, ce qui semble indiquer que l'exotisme pouvait jouer beaucoup dans le choix d'une carrière religieuse (Dumont, 1995: 50). Quelques lignes tirées du journal de voyage des Sœurs du Bon Pasteur donnent un aperçu de cet attrait pour le voyage :

Durant notre séjour à New York, plusieurs jeunes Demoiselles très recommandées vinrent supplier nos Très-Honorées Supérieures de vouloir bien les accepter comme Postulantes,

désirant nous accompagner à Quito : une d'elles surtout, après avoir essayé de compléter la somme nécessaire pour son passage, fut très peinée, se voyant déçue dans ses calculs; cependant, sans se décourager, elle demeura dans l'espoir de pouvoir bientôt réaliser son projet (Sœurs du Bon Pasteur, 1872: 14).

Les missionnaires ne sont cependant pas les seules femmes qui racontent leurs pérégrinations. Des bourgeoises qui ont déjà offert ou offriront ultérieurement quelques-unes de leurs œuvres au public (Louise-Amélie Panet, Corinne Rocheleau, Céline Bardy, Françoise et Mme Dandurand) profitent également du voyage pour écrire. Il est d'autres femmes, de condition plus modeste, pour qui le récit de voyage constitue l'unique occasion de voir publier un de leurs écrits. C'est le cas, notamment, de Philomène Legault, d'Émilie Tremblay et de Marie-Adèle Bouchard. Aussi différentes soient-elles, les voyageuses canadiennes-françaises s'inscrivent toutefois dans leur récit d'une façon assez semblable, non pas comme des parias, mais bien comme des femmes en parfait accord avec les conventions de leur époque. Mais avant de pousser plus loin l'étude des caractéristiques de l'écriture des voyageuses, quelques précisions sur le contexte de production du récit de voyage féminin s'avèrent nécessaires.

Un premier constat s'impose : les femmes du XIX^e siècle limitent souvent leurs écrits à une dimension intime et privée. Conséquemment, l'étude du récit de voyage féminin n'est pas sans poser quelques difficultés. D'une part, il est délicat de prétendre rendre exhaustivement compte de la pratique à partir des vingt-sept textes de voyageuses répertoriés dans notre corpus. De nombreuses sources manuscrites, conservées dans des archives publiques ou familiales, renferment sûrement un nombre insoupçonné d'écrits de voyage signés de la main de femmes. Anne Carrier relève le problème :

[...] les quelques pages d'histoire [des femmes] qui nous restent sont écrites par des hommes. La recherche sur les femmes se heurte donc toujours aux mêmes problèmes : point de vue masculin et, pire encore, rareté des sources et des documents. Vous cherchez des papiers féminins ? Toujours le même refrain : « Peut-être la famille conserverait-elle... » Comme si la famille avait pu logiquement trouver quelque importance aux griffonnages des femmes, savantes ou non (Carrier, 1988: 3).

Le récit de Louise-Amélie Panet, par exemple, œuvre posthume publiée en 1987, se rapporte en fait à des impressions que l'auteure avait notées tout au long de son voyage, en 1840. D'autres documents, notamment les récits d'Émilie Tremblay et de Marie-Adèle Bouchard, ont également connu une publication tardive : les auteures, ne maîtrisant pas l'écriture d'une manière courante, ont narré leurs aventures plusieurs années après leur voyage, alors qu'un proche se chargeait de les faire publier. Ces récits, même s'ils n'ont pas la spontanéité et le caractère pittoresque des récits écrits en cours de voyage, n'en demeurent pas moins des documents significatifs, car ils donnent un aperçu différent de ce qu'était le voyage chez des femmes ne faisant pas partie de la bourgeoisie.

D'autre part, comme les voyageuses se trouvent souvent dans l'ombre des hommes, la part qui leur revient dans les récits des voyageurs demeure parfois difficilement saisissable. Eva-Marie Krölller écrit ainsi : « In most Victorian-Canadian travelogues, women lead a shadowy existence; their husband planned the itineraries and formulated the impressions » (Krölller, 1987: 61). Qui peut, en effet, se douter qu'à l'ombre de la plupart des voyages effectués par Adolphe-Basile Routhier, se tient en retrait — en retrait de l'écriture du moins — une femme, Marie Clorinde, qui accompagnait son

mari dans bon nombre de ses aventures ? Quelles impressions signées Routhier sont en fait celles que sa femme a exprimées ? Quelles sont celles qu'elle a elle-même écrites, sous la dictée de son mari, se conformant ainsi à la place étroite que lui accordait socialement son titre d'épouse ? Dans son étude sur « les récits de voyages des couples du XIX^e siècle », Margot Irvine a bien montré à quel point les hommes et les femmes voyageant ensemble à cette époque « effectuaient un partage de l'espace discursif » (Irvine, 2008 : 9).

Qui plus est, le contexte de production de l'époque n'est guère favorable aux créations littéraires des femmes. L'œuvre romanesque de Laure Conan qui jouit d'une certaine reconnaissance publique tient de l'exception. C'est que les idéologies ultramontaine et clérical-nationaliste font tout en leur pouvoir pour confiner les femmes à un rôle domestique: « Chez les francophones, à part Louise-Amélie Panet (1789-1862) qui laisse des poèmes et de la prose, c'est pour soi et dans sa maison qu'on écrit » (Collectif Clio, 1992: 243). Françoise, l'une de nos voyageuses, écrit en ce sens, en 1900 :

Le rôle des femmes canadiennes-françaises dans la littérature de notre pays commence à peine à s'affirmer. [...] Puisque nous ne devons attribuer le rôle effacé de la Canadienne française dans le domaine des lettres, ni au défaut de talent, ni au manque de culture, quelles causes faudra-t-il donc lui assigner? Ne serait-ce pas surtout le fait d'un état d'esprit social hostile aux travaux littéraires de la femme, qui ne lui permettrait de s'exercer ou de s'habituer à l'art d'écrire? Une extrême réserve [...] a longtemps empêché les Canadiennes de livrer leur nom et leurs œuvres à la publicité (Françoise, 1900: 209).

Le monde de l'édition et le contexte de production sont alors sous contrôle masculin et les créations littéraires des femmes, publiées par les hommes, sont donc entièrement soumises à leurs conditions. Il suffit de rappeler, à titre d'exemple, le cas de Laure Conan, qui aurait, après la publication de son roman *Angéline de Montbrun*, tenu compte des remontrances de l'abbé Henri-Raymond Casgrain et délaissé le drame psychologique au profit d'une approche plus historique et nationaliste. Les récits de voyage féminins n'échappent pas à ce contrôle, puisque leur publication résulte fréquemment d'une décision masculine. En témoignent bien ces propos que sœur Marie de L'Ange-Gardien adresse au directeur de *La semaine religieuse*:

Vous me demandiez, au retour de ma visite de missions de nos sœurs dans la Colombie-Anglaises et l'Alaska, de vous raconter mes impressions de voyage. [...] Pourrai-je intéresser vos lecteurs, moi qui, en voyageant, n'ai eu d'autre but que de faire une visite officielle à nos pauvres sœurs missionnaires de là-bas. [...] Vous m'avez suggéré de regarder en dehors des fenêtres de nos missions, de parler de la nature grandiose de ce pays [...]. Franchement, n'est-ce pas trop demander à une religieuse si peu habituée aux choses du dehors ? Je ne m'en rends pas moins à votre désir; mais je compte sur l'indulgence de vos abonnés (Sœur Marie de l'Ange-Gardien, 1900: 1).

Cet extrait rend bien compte de ce que Béatrice Slama constate au sujet des femmes écrivaines du XIX^e siècle: « Pour ces femmes, [...] c'est le destinataire masculin omniprésent qu'il faut séduire, gagner pour être acceptées, reconnues dans la société comme écrivains » (Slama, 1980: 240). Plus encore, dans la préface du récit de Philomène Legault qu'il publie en 1894, l'abbé Jean-Baptiste

Proulx montre jusqu'à quel point l'écriture féminine est soumise aux aspirations et aux goûts des hommes, les femmes n'ayant que peu ou pas d'accès au domaine éditorial. Il écrit en effet :

[...] Mademoiselle Legault écrivit à St-Lin presque chaque jour [...]. Ce sont ces lettres réunies en un faisceau, revues et corrigées, que je publie sous le titre « De Sin-Lin à San Francisco ». Je n'ai pas, qu'on le sache bien, la prétention de publier une œuvre de haute littérature. [...] Seulement, et je ne le cache pas, je suis d'avis que ce journal ne manque pas tout à fait de mérite littéraire, qu'il vaut bien maintes publications du même genre destinées à amuser les loisirs du foyer, et que, pour plus d'un lecteur, il peut avoir quelque utilité, des agréments et son intérêt (Legault, 1897: III).

Dès lors, les femmes qui écrivent au siècle passé doivent imprégner leur récit d'un conformisme qui ne saurait remettre en cause une prétendue « nature féminine » selon laquelle elles doivent se limiter au rôle de « protectrice de la race ». Et c'est d'ailleurs sous l'égide d'un discours des plus conservateurs que plusieurs femmes font leur entrée dans le monde littéraire. Madame Dandurand, Françoise, Gaëtane de Montreuil, pour ne nommer que celles-là, justifient leur intrusion dans le monde journalistique en prétendant vouloir être utiles et agréables à la « gent féminine » en lui fournissant matière propre à la divertir, certes, mais surtout à l'instruire et à l'aider dans sa noble tâche d'épouse et de mère. C'est que les femmes d'alors démontrent, autant par ce genre de discours que par leur absence sur la scène littéraire, qu'elles ont conscience qu'« écrire pour une femme, c'est déjà en soi subversif » (Slama, 1980: 221), que ce faisant, elles dérogent à leur nature, elles vont à l'encontre de ce que la société a prévu pour

elles, sans elles. Guidées par une éducation qui conforte le pouvoir masculin, les femmes qui osent écrire au XIX^e siècle transcrivent dans leurs œuvres de nombreuses contradictions. Si leur discours est conventionnel — le seul qui soit admissible pour une femme de l'époque — le simple fait d'écrire les entraîne à l'écart de la norme. Sylvie Massé constate à cet égard : « Les femmes sont aux prises entre le désir d'être acceptées et le besoin d'affirmer leur transgression. Pour trouver leur place, leur voix, elles doivent, au risque de se perdre ou de se leurrer, gommer ou clamer leur différence » (Massé, 1993: 47). Comme l'a bien illustré Patricia Smart en intitulant un livre sur les conditions d'émergence du féminin dans la tradition littéraire québécoise *Écrire dans la maison du père*, les auteures du XIX^e siècle sont constamment confrontées aux limites qu'impose une société où elles n'ont que très peu de pouvoir. Mais qu'advient-il de la femme qui sort de cette société monolithique qui est sienne? Qu'en est-il de la femme qui, voyageant, écrit hors de la maison du père?

UNE ÉCRITURE RETENUE

Comme l'explique Monicat, le récit des voyageuses suppose une prise de pouvoir sur l'Autre « de celle qui en a souvent peu sur les êtres que la civilisation engouffre », mais aussi « l'affirmation de soi à l'extérieur du stéréotype, [...] l'émergence d'un sujet féminin autre » (Monicat, 1996: 5). Bref, tant d'éléments qui laissent entrevoir une réserve beaucoup moins grande dans les récits de voyage des femmes que celle dont elles font preuve dans la majorité des écrits destinés au public, d'autant plus que le genre, partant du réel, permet dans une certaine mesure une plus grande latitude que les genres fictifs, jugés dangereux.

Cependant, si le reflet de la femme marginale est banni du récit des Canadiennes françaises pour faire place à une image en accord

avec les idéaux de la société, l'écriture employée par les voyageuses pour formuler leurs impressions est tout aussi conservatrice. En effet, un premier survol des récits de voyage féminins a tôt fait de montrer que la relative liberté que sous-tend le genre lui-même fait défaut à l'ensemble des Canadiennes françaises qui ont décrit leurs pérégrinations. Le récit de voyage, chez ces femmes, s'inscrit en fait dans un paradigme de l'époque, qui se caractérise principalement par une écriture retenue.

C'est précisément parce que le voyage constitue une expérience en marge des préoccupations quotidiennes liées à la sphère domestique que les femmes apparaissent tout à coup dignes de raconter leurs exploits. Elles deviennent, en conséquence, tributaires de pouvoirs qu'elles n'ont généralement pas au sein de la société patriarcale, notamment celui d'écrire et de se raconter. Pourtant, tout en étant au cœur d'événements qui leur donnent droit de cité, les femmes éprouvent sans cesse le besoin de se justifier et de compenser cet écart. En effet, dans la grande majorité des cas, celles qui voyagent associent leur entreprise à un but pieux et charitable ou encore prétextent une santé fragile qui les force à s'éloigner. Pour se faire pardonner son voyage à l'étranger, Céline Bardy, par exemple, ne manque pas de rappeler son amour du Canada qu'elle quitte à regret : « Ô Canada, mon pays, mes amours, pour te quitter et aller vivre si loin de toi, il faut avoir grand désir comme grand besoin de récupérer ses forces et de refaire sa santé » (Bardy, 1909: 208). D'autres, se rendant en pèlerinage à Rome, justifient leur entreprise par leur dévotion chrétienne. Peu importe la raison évoquée pour expliquer leur éloignement, les voyageuses en viennent invariablement à se soumettre à l'idéal que la société propose pour les femmes. Elles se décrivent ainsi tour à tour philanthropes, soumises, dévotes, prêtes à se sacrifier pour reconforter, ou encore de constitution frêle et fragile (dans le cas des « voyages de convalescence »). Comme l'explique Monicat:

Tout en élaborant un discours autobiographique unique de par les expériences vécues qui le justifient, les voyageuses savent pertinemment qu'elles doivent rester dans le domaine du conventionnel, de ce qui est attendu d'elles. L'interdit n'est pas ici ouvertement dépassé, il est assimilé ou manipulé. Dès lors que des éléments autobiographiques sont évoqués de manière directe, ils produisent une image on ne peut plus conventionnelle de ce qu'est et de ce que doit être le sujet féminin (Monicat, 1996: 114).

Marie-Adèle Bouchard en témoigne, lorsqu'elle affirme : « [...] vous me parlez de pittoresque et de paysage, je répondrai que j'étais tellement prise par les soins de mon enfant [...] qu'il me fallait faire un effort pour regarder le soleil » (Bouchard, 1983: 51). Elle ajoutera même, un peu plus loin : « J'étais une mère avec son enfant venue pour suivre son époux. En effet, dans ces trois ans à la baie James, je serai une femme fidèle à ses devoirs » (Bouchard, 1983: 68). Les religieuses missionnaires illustrent également bien le phénomène. Dès les premières lignes de leurs récits, ces voyageuses soulignent de façon récurrente le sacrifice que constitue pour elles le voyage, annonçant qu'elles quittent leur patrie par devoir d'abord et avant tout et, par la même occasion, laisse supposer que la route ne comportera aucun plaisir. Sœur Rose de Marie en témoigne lorsqu'elle écrit :

Avant mon départ de Montréal, je vous promettais une longue lettre, dans laquelle vous vouliez retrouver toutes mes souffrances, privations et impressions de voyage. [...] Ne vous attendez pas, toutefois, à de longues descriptions géographiques ou historiques sur les lieux où j'ai posé les pieds; nos voyages à nous missionnaires, peuvent se résumer en deux mots; arriver et partir, et nous n'en rapportons

guère plus de connaissances que celles que nous avons auparavant acquises. D'ailleurs, tel n'est pas notre but. Aimer Dieu pour apprendre à le faire aimer; savoir consoler pour soulager tous ceux qui souffrent, c'est là toute la science d'une sœur de charité et elle n'en ambitionne point d'autres (Sœur Rose de Marie, 1877: 845).

L'écriture, quant à elle, se justifie comme étant le résultat d'une commande d'amis ou de la famille. Qui plus est, la très grande majorité des récits constituant le corpus de la présente étude empruntent une forme épistolaire, comme nous le mentionnions plus haut, forme alors si commune aux écrits féminins. Peut-être est-ce, comme l'explique Smart, parce que « leur écriture présente une façon autre de re-présenter, d'écouter, et de toucher la texture du réel » (Smart, 1990: 29), mais à coup sûr, l'écriture présentée sous forme de lettres destinées à des proches implique que les femmes n'aient pas eu la prétention d'écrire pour le public, ce qui les soustrait à la responsabilité d'être tout à fait conforme aux exigences littéraires de l'époque. Madame Morel de la Durantaye justifie la publication de son *Voyage au pays d'Évangéline* en recopiant, à titre d'introduction de son récit, une lettre adressée à une amie :

Vous désirez connaître les impressions reçues, lire les notes que j'ai pu prendre au cours de cette espèce de pèlerinage. Je me rends à votre désir. J'ouvre mon carnet et ne ferai que transcrire ce que j'y ai inséré, mon récit sera donc nécessairement dégagé de toute élégance de style; mais je ne crois pas que les artifices de la rhétorique soient ici nécessaires pour impressionner et émouvoir et c'est avec confiance que je donne franche coudée à ma plume inexpérimentée (Durantaye, 1902: 5).

Le récit de voyage, pour les Canadiennes françaises, ne se présente donc nullement comme un discours subversif, au contraire. Résultat d'une double transgression (le voyage et l'écriture), il devient une prise de parole, certes, mais où les justifications et les images traditionnelles et conventionnelles abondent de façon telle que la représentation de la femme audacieuse qui ose voyager est occultée, ou à tout le moins fortement compensée. La voyageuse se place ainsi en retrait pour laisser place au discours où la femme apparaît dans le reflet même du stéréotype de l'épouse et de la mère dévouée, de la femme humble, guidée par son devoir de chrétienne, bref de la femme faisant partie de la norme. Madame de la Durantaye, encore une fois, justifie ici non plus l'écriture, mais le voyage lui-même.

En parcourant la pauvre Acadie, j'obéissais à une demande qui m'avait été adressée par l'Hon. M. Tremblay, M. le Chanoine Paré et MM. les échevins de Montréal, de bien vouloir faire une excursion là où bon me semblerait, dans le but de recueillir des aumônes pour les pauvres incendiés du Saguenay. [...] Oui, j'ai visité les cimetières et j'ai vu les tombes dont le temps a effacé les noms, et j'ai bu à longs traits à la coupe du souvenir. (Durantaye, 1902: 5).

En se représentant, dans son récit, comme une femme conventionnelle et dévouée, la voyageuse peut alors exploiter de nouveaux horizons.

STRATÉGIES DE CONSTITUTION D'UNE FEMME

« AUTRE »

Lucie Lequin remarque, en étudiant l'histoire des Québécoises, « [qu'un] conformisme apparent marque l'œuvre d'un grand nombre d'écrivaines. Leurs œuvres sont peu lues et véhiculent, selon [les] critiques, le conservatisme, les idées religieuses et/ou la tradition » (Lequin, 1992: 232). L'auteure fait cependant remarquer qu'une

lecture qui veut décortiquer ces ouvrages du passé révèle davantage d'éléments que ce qu'elle laisse supposer à première vue : « Leurs écritures variées expriment, en écho, la peur du risque, l'obligation de se déguiser afin d'éviter la censure » (Lequin, 1992: 232). Déguisement de l'écriture, même en voyage, qui pousse Monicat à dire : « qu'elles se rendent en pèlerinage à Rome ou à Jérusalem [...], qu'elles partent en touristes ou en collaboratrices de leurs époux, les écrivaines font dans leur écrasante majorité usage de stratégies textuelles mises sous le signe du féminin » (Monicat, 1996: 60). Ainsi, même s'il cherche constamment à en atténuer la portée, le récit de voyage raconte en filigrane l'histoire d'une femme particulière, ayant expérimenté loin de chez elle, c'est-à-dire loin de l'univers domestique, une aventure si singulière qu'elle déclenche et justifie à elle seule le processus d'écriture. Au cœur même d'un discours présentant une femme traditionnelle émerge l'image de la femme héroïque, de la voyageuse. Soeur McMullen représente bien ce changement qui s'opère dans le récit de voyage féminin entre la femme soumise et la femme « autre », l'héroïne, qui apparaît d'elle-même au fil de la narration des expériences du voyage. Certes, au début de sa narration, elle ne manque pas de se mettre en scène dans un rôle traditionnel, même en dehors du cadre domestique habituel (ex. « Le quinze, nous eûmes quelques instants de bonne joie, en faisant la lessive dans les eaux d'un lac magnifique » (McMullen, 1859: 82). Mais la suite du voyage confronte les religieuses à plus d'un danger : possibilité d'attaques de la part des Sioux, incendie de forêt qui menace à tout moment de rattraper le groupe de voyageurs, égarement, tant d'événements qui rendent graduellement possible une représentation toute autre de la femme :

De grand matin, j'assemblai les hommes et leur annonçai que notre détermination était prise ou de retourner à St-

Paul ou de nous rendre au Fort Américain. Nous voyant décidées à suivre l'un ou l'autre des partis, ils devinrent plus soumis et promirent de changer de route [...]. Assurée de leurs dispositions, je leur déclarai encore qu'il y avait trop de conducteurs dans la caravane et que désormais je fixerais moi-même les heures de départ et de halte (Mc-Mullen, 1859: 85).

Selon Christine Planté, la dualité des positions que les femmes inscrivent dans leurs récits est le résultat d'une contradiction entre les valeurs qu'elles affirment dans leurs œuvres et la transgression de ces mêmes valeurs dans leur vie. Planté ajoute que ces antinomies « ne se contentent pas d'affronter la femme qui écrit aux principes moraux de son temps, et de l'isoler des autres femmes, elles sont surtout une division d'elle-même qui s'inscrit dans son œuvre » (Planté, 1989: 173). C'est pourquoi, dans un récit comme celui de la sœur Davignon, deux visions de la femme se côtoient : l'être soumis à la volonté de Dieu, l'humble servante, et la voyageuse audacieuse, prête à prendre toutes les initiatives que lui impose sa mission :

Ma Sœur Guérin nous a beaucoup amusées; car tenant à acquérir des connaissances nouvelles pour lui aider à exécuter le grand projet de bâtir la ville «de Madawaska», tout le trajet, elle nous invitait à regarder : tantôt une maison en cèdre ou en bouleau, tantôt des fours en terre [...]. Elle a commencé par visiter les travaux de la Cathédrale de Montréal, et jusqu'ici, elle a fait bien des expériences qui lui seront très utiles dans les circonstances que lui ménage l'avenir. Elle ne parle plus que de défrichement, de jardin, de bâtisse [...] (Davignon, 1875: 61).

De la modestie dont les femmes font preuve lorsqu'elles justifient leur voyage, s'opère un subtil glissement vers une mise en valeur d'elles-mêmes qui témoigne de la contradiction entre la parole prônée et le geste posé, entre l'idéologie et la réalité que vivent les voyageuses. Comme Sarah Mills l'indique à l'égard des voyageuses : « they had to adopt a position of the gender ambiguity, taking on the "masculine" virtues of strength, initiative and decisiveness while retaining the less aggressive qualities considered appropriate to their own sex. [...] the same ambiguity is to be found in their written accounts » (Foster, 1990: 11). L'expérience du voyage permet donc aux femmes de représenter, à l'intérieur de leurs récits, l'image d'une femme traditionnelle, amenée malgré elle, par la force des choses, par la contingence des événements, à devenir héroïque et, conséquemment, à accéder à un élargissement de son pouvoir d'action. L'inséquence que signifie le voyage, pour une femme, ne fait pas que justifier l'écriture, c'est-à-dire une intrusion dans la sphère masculine; les événements, les épreuves qu'il comporte amènent nécessairement une image « autre » de la femme, « obligée » d'adopter un comportement plus « viril ». Le discours qui se dégage ainsi en substance des récits de voyage des Canadiennes françaises n'est donc pas : *je suis autre parce que je voyage*, mais bien : *je suis une femme conventionnelle que le voyage force à être autre*.

La narration des événements survenus au cours du périple entraîne un détournement d'attention, du voyage à la voyageuse, ce qui permet la constitution d'une figure héroïque. Il n'est donc pas étonnant de voir que la majorité des voyageuses recourent à un procédé emphatique qui leur permet de pousser plus loin cette image peu commune d'elles-mêmes. Les récits de voyage des Canadiennes françaises sont ainsi truffés non seulement d'épreuves qui ont réellement été surmontées en cours de voyage, mais également de dangers qui auraient pu survenir, ce qui ne fait que souligner,

d'une autre façon, toujours tout aussi indirectement, une force d'âme que l'on ne reconnaît généralement pas au *sexe faible*. L'une des Sœurs Des Saints Noms de Jésus et Marie donne un exemple du phénomène lorsqu'elle écrit :

Notre navire s'est engagé dans l'endroit le plus difficile, nous avons sous les yeux un débris de vaisseau qui avait fait naufrage à quelque distance de nous. [...] Un ancien ingénieur, qui avait voyagé sur toutes les mers du monde, remerciait Dieu de n'avoir pas sa famille avec lui, il s'attendait à une mort certaine et il n'avait jamais vu un danger aussi imminent (Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie, 1864: 85).

Voyageant en train à travers les montagnes de l'Ouest canadien, Philomène Legault rapporte également les propos d'un des passagers qui montrent bien les dangers auxquels la voyageuse a elle aussi été exposée, dévoilant par le fait même sa bravoure :

Pendant que j'écoutais madame Bertrand, un jeune homme catholique, que la traversée des montagnes avait énervé au dernier point, avait été rejoindre M. Proulx pour lui faire part de ses impressions. « Imaginez-vous, Monsieur, disait-il, que l'on passe au-dessus d'abîmes sans fond, que l'on grimpe sur les flancs de montagnes d'une effrayante hauteur, du sommet desquelles la terre, les roches, tout descend et vient nous barrer le chemin; ça n'a pas de bon sens de s'exposer ainsi. » [...] Et en réalité, il avait raison (Legault, 1897: 208).

Il s'agit donc, de façon détournée, de dire que la femme, confrontée à divers dangers, se montre on ne peut plus courageuse. Cela

dit, ce discours par lequel les voyageuses se mettent en valeur reste néanmoins constamment contrebalancé par des allusions ou des remarques qui évoquent une image conventionnelle de la femme. Procédé conscient ou non, sans cesse se trouve réaffirmé que derrière l'écriture et les événements narrés, il y a toujours la présence d'une femme au sens où la société patriarcale l'entend. Le cas d'Émilie Tremblay, qui quitte sa famille pour suivre son mari au Yukon, l'illustre bien. Celle-ci mentionne à plusieurs reprises dans son récit qu'elle est la première femme blanche à franchir les frontières de ce vaste territoire. Elle ne cesse pourtant de peindre, à travers son discours, une femme qui s'efforce de remplir son devoir, même dans des conditions difficiles: « Le soir, je m'efforçais de préparer un bon repas et, malgré les inconvénients et ce qui nous manquait, ce repas ne suscitait jamais la moindre réflexion désobligeante de la part de mon mari » (Tremblay, [1894] 1948: 24). Tout en donnant l'image de la bonne épouse, le récit se veut également le témoignage d'une voyageuse, seule dans un monde d'hommes, capable de faire face aux exigences d'un tel périple. Devant la difficulté que représente la traversée d'un cours d'eau, et devant l'hésitation des hommes, Tremblay raconte : « Une idée me vint alors : quand j'étais petite fille, j'avais l'habitude de prendre une longue perche avec laquelle je faisais des grands sauts, en lui donnant une forte impulsion. Je proposai à mon mari, qui doutait de mon expérience, d'essayer ce stratagème » (Tremblay, [1894] 1948: 28). La réussite du projet accentue l'audace et l'ingéniosité de la voyageuse, voire suggère une certaine supériorité sur les hommes qu'elle accompagne. Aussi doit-elle être subtilement compensée par l'image de la femme traditionnelle, de l'épouse comblée par l'approbation de son mari : « “Tu es vraiment une femme admirable.” En tant que jeune mariée, j'en fus fière » (Tremblay, [1894] 1948: 28).

L'image de la femme « autre » est ainsi rendue acceptable, s'inscrivant dans la lignée des idéaux prônés par la société de l'époque. L'utilisation du discours traditionnel n'a cependant pas pour seule fonction de masquer la dérogation que représente la femme en mouvement. Elle est également une stratégie, consciente ou non, pour féminiser une expérience masculine : le voyage et son écriture. Margot Irvine soulève cette possibilité : « Comment souligner la vertu et les qualités “féminines” d'une femme dans un genre qui décrit normalement les déplacements d'un homme ? [...] La première stratégie fut de replacer la voyageuse dans la sphère domestique malgré le fait qu'elle s'en était éloignée » (Irvine, 1996: 83). Le reflet de la femme conventionnelle devient une sorte de « signature », il est le moyen utilisé par les voyageuses pour dire implicitement que même si écrire est un acte masculin, même si voyager les amène à adopter un comportement plus « viril » et à dépasser leur pouvoir d'action habituel, elles n'en demeurent pas moins femmes, que c'est en tant que femmes qu'elles voyagent et qu'elles écrivent. Mais là ne s'arrêtent pas les stratégies que les voyageuses inscrivent dans leurs récits pour se dévoiler héroïnes, en toute humilité (chrétienté et féminité obligent). Car « si un Chateaubriand peut envahir l'univers qu'il parcourt de son être (de son histoire) sans avoir à s'en justifier, la voyageuse ne peut pas être le sujet de son discours » (Monicat, 1996: 113).

UN « JE » SOUS-ENTENDU

Le récit de voyageuse est caractérisé par une utilisation récurrente de procédés narratifs s'inscrivant comme une façon indirecte de faire jaillir le moi de la voyageuse tout en conservant la modestie qui caractérise alors si fréquemment les écrits des femmes. La voyageuse réussit alors à parler d'elle-même, mais de manière détournée, comme

si elle parlait d'une autre. Cet effacement du « je » féminin est un procédé courant à l'époque et qui ne se limite pas seulement au récit de voyage, s'infiltrant même dans des genres aussi personnels que le journal intime. Dans son article « Stratégies énonciatives dans le journal intime féminin du XIX^e siècle », Daphni Beaudoin (1993: 169-170) relève, entre autres procédés, une variation en ce qui concerne les pronoms utilisés par les narratrices, stratégie fortement répandue chez les voyageuses. Marie-Adèle Bouchard, par exemple, qui cherche vraisemblablement à montrer son courage lors d'une tempête en mer, se décrit au fond de la cale d'un navire en utilisant la troisième personne du singulier : « Il semble que tous les éléments étaient fâchés de voir enfermée une très jeune Canadienne à travers un tel réduit. Mais la petite Canadienne ne perdait pas son courage ni ses illusions. Elle avait bien des frayeurs, mais elle avait quand même le goût de l'aventure » (Bouchard, 1983: 60). Sœur McMullen use de cette même stratégie, mais l'amplifie encore davantage et parle d'elle à la troisième personne tout en se fondant dans une pluralité qui l'inclut, mais qui atténue du même coup sa subjectivité : « Il était édifiant et beau de voir tous les pauvres habitants de Pembina, hommes, femmes et enfants, accourir pour voir *celles* qu'ils appelaient les envoyés du ciel » (McMullen, 1859: 92) [nous soulignons].

Fréquemment, c'est le « nous » que les voyageuses emploient pour relater leurs aventures, pronom moins engageant que le « je », qui suggère une certaine humilité sans pour autant entraîner l'effacement. Il leur est alors possible de raconter des situations qui leur valent un prestige certain avec une plus grande liberté. Louise-Amélie Panet, qui voyage en compagnie de sa sœur, raconte une partie de son périple à Kamouraska à l'aide du « je ». Le « nous » survient tout de même à plusieurs occasions dans son récit, notamment lors d'une rencontre qui lui permet de mettre sa famille en valeur : « En

déclinant notre nom de famille, il [monsieur Monier] fit des grands ha ! ha !, nous étions, s'écria-t-il, la première famille du pays connue de chacun » (Panet, 1840: 60). Comme on peut s'y attendre, ce jeu d'alternance des pronoms « je » et « nous » est courant chez les religieuses qui voyagent rarement en solitaire.

Mgr, écrit ainsi Sœur M. Lucienne, nous a fait accompagner par son domestique Michel [...]. Il nous suivait à cheval avec un chapeau spécial qui disait à tout le monde qu'il accompagnait des *Ta-Jan* (*grands personnages*). Aussi, tout le monde se rangeait sur notre passage [...]. C'est quelque chose d'analogue au passage du gouverneur chez nous (Lucienne, 1905: 238).

Céline Bardy est sans doute la voyageuse qui pousse à l'extrême ce procédé qui consiste à se servir d'un tout pour mieux parler de la partie. Alors qu'elle décrit une pièce de théâtre qu'elle a particulièrement aimée, Bardy étend sa critique positive jusqu'au public dont elle fait évidemment partie : « Et aussi, quel auditoire compétent, recruté parmi l'élite intellectuelle du monde entier » (Bardy, 1909: 104).

Ce jeu de pronom appelle inévitablement un autre procédé, également très répandu dans les récits de voyage des Canadiennes françaises. S'interdisant de parler d'elle-même d'une façon trop directe, la voyageuse accorde alors beaucoup d'importance à ce qui se dira d'elle, au discours ou aux perceptions de l'Autre. À maintes occasions, elles font appel à un regard extérieur pour donner indirectement une description positive d'elles-mêmes en tant que femmes et contraire à l'image d'êtres inférieurs entretenue par leur société. À un point tel que les femmes qui voyagent vont moins souvent décrire, dans leurs écrits, les gens qu'elles rencontrent que

les effets qu'elles produisent sur eux. Dans le *Récit des Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie parties pour l'Orégon*, on peut lire : « Le 12, à midi, nous étions à New York. C'était un spectacle vraiment nouveau pour cette ville, de voir tant de religieuses défiler deux à deux, sur ses trottoirs. Aussi entendions-nous bourdonner autour de nos oreilles : What is that ? What is that ? » (McMullen, 1859: 80). Émilie Tremblay utilise la même stratégie alors qu'elle raconte : « Mon arrivée remplit de curiosité tout le village indien qui campait à cet endroit. Car j'étais l'une des premières femmes blanches qu'ils voyaient » (Tremblay, [1894] 1948: 26). Le regard de l'Autre devient tout autant pour Françoise une façon de rehausser son statut : en voyage, elle devient la digne représentante de son pays. L'Autre, en la regardant, voit une nation entière :

Je sens que pour Mme Forget, je n'entre pas seule, c'est tout Montréal que j'apporte avec moi. Ô belle et riche province de la Saskatchewan comme vous disparaîsez, pendant un moment, parce que j'apporte, à mes souliers de voyageuse, un peu de poussière de la province de Québec (Françoise, 1906: 118).

Le récit de Céлина Bardy, encore une fois, est l'exemple le plus frappant de la constitution d'une figure héroïque par le biais du regard de l'Autre. Alors qu'elle assiste à un opéra, à Paris, il lui arrive, écrit-elle, « un petit incident drolatique ». Remarquant qu'elle est la cible de l'attention d'une large part du public — chose qu'elle attribue humblement à un petit éventail qu'elle agite —, elle voit, à la sortie du spectacle, un groupe qui se dirige vers elle. Chaque personne, fort intriguée, fait des suppositions sur l'origine de la voyageuse. Bardy rapporte ainsi la conversation:

« C'est que chacun de nous, ajoutèrent-ils, voulait s'assurer si cette dame étrangère n'arrivait pas d'Espagne ». « Mais non, cent fois non, reprend une autre curieuse, je soutiens que Madame est Polonaise. » « Vous-même, vous êtes sans doute Polonaise, Madame », fis-je avec un sourire moqueur. — « Oui » fut la réponse. — « Mais, dit une autre, car le groupe allait croissant, Madame est Italienne! » « J'affirme reprend une autre encore, que Madame est une véritable Française. »

L'excitation allait grandissante, chacun ou chacune se grisant de sa propre certitude. Voulant m'esquiver, je leur dis avec un grand sérieux: « Hélas, mesdames et messieurs, je n'ai pas l'honneur d'appartenir à aucune de ces grandes nations que vous mentionnez ». — « Mais qui êtes-vous donc Madame? » fut le cri général. — « Oh! je ne suis qu'une sauvagesse du Canada », répondis-je en m'enfuyant, amusée de voir tout ce monde ébahi (Bardy, 1909: 102-103).

L'effet que la voyageuse produit sur l'étranger est donc un autre des procédés utilisés par les femmes pour donner, sous un conformisme apparent et sans prétention, une image inhabituelle de la femme. « Au discours éliminant la femme ou la dépeignant de manière stéréotypée correspond un discours formulé par l'autre sur la voyageuse et lui permettant de se dépeindre autre » (Monicat, 1996: 123).

UN « JE » ET UN « IL »

Il est sans contredit un procédé commun à tous les récits de voyage féminins et qui s'inscrit de façon remarquable chez les Canadiennes françaises : la présence d'une autorité masculine. Cette stratégie consiste, au même titre que les précédentes, à rendre acceptable

et à atténuer la force avec laquelle la femme se laisse entrevoir comme un être exceptionnel dans son récit. La figure masculine, omniprésente dans les récits féminins, que ce soit sous la forme du père, d'un frère, d'un oncle, d'un curé, ou de Dieu lui-même, vient en quelque sorte légitimer cette autre femme qu'est la voyageuse, comme si cette dernière prenait forme sous le regard approbateur de l'homme. Le récit de Philomène Legault est éloquent à cet égard:

Dans le cours du voyage entre Pembroke et Mattawa, M. Proulx s'est bien amusé, hier. Il faut que je dise pourquoi. De temps en temps, en me regardant, il répétait : « Comme c'est drôle de te voir par ici; mais où vas-tu comme ça? » — « Je vais à Mattawa. » —« Mais qu'y vas-tu faire si loin de Sainte-Genève? » —« J'y vais soigner M. Proulx. » Il riait de bon cœur de cette singulière aventure qu'on n'aurait jamais pu prévoir ni imaginer (Legault, 1897: 42).

Les religieuses, qui voyagent souvent sans être accompagnées par des hommes, font pour leur part fréquemment appel à la protection de Dieu, figure paternelle suprême, ce qui leur confère une certaine légitimité. Dans le récit de sœur Davignon, tout devient ainsi prétexte à adorer le Créateur et à montrer que le voyage n'est qu'une autre occasion de lui rendre grâce:

Que Dieu est bon d'avoir placé sur la route du pauvre voyageur tant de beautés diverses ! Eh ! quoi, est-il possible qu'en voyant les beautés de la Création, il y ait des êtres assez dépourvus d'intelligence et de cœur pour demeurer froids en présence d'aussi sublimes spectacles ? Pour nous, chères Sœurs, que de fois émues jusqu'aux larmes, et ravies à l'extase, nous avons adoré l'immensité

du Créateur dans la contemplation des vastes plaines; sa grandeur dans la hauteur des montagnes, sa puissance qui les tient suspendues au-dessus de précipices sans fond; sa providence dans les différentes phases de notre pauvre vie et surtout sa grande bonté qui, au milieu des monts les plus sauvages, a dispersé les plus beaux points de vue, comme pour distraire l'homme des sombres chagrins qui l'accablent (Davignon, 1875: 42).

Sœur St-Anaclet, qui se rend à Rome, démontre également à plusieurs occasions que son entreprise est cautionnée par une autorité masculine, même si aucun homme ne voyage avec elle : « Comblée des bénédictions du Saint-Père, les pieuses pèlerines de Rome rapporteront de la Ville éternelle à leur grande famille religieuse de Notre Dame de Montréal, l'assurance que le pape aime beaucoup ses chères filles canadiennes [...] » (St-Anaclet, 1905: 229).

C'est le père « biologique » que Céline Bardy évoque couramment dans son récit de voyage, un père connu du monde littéraire de l'époque. Ses récits de voyage « En Europe » et « En Afrique » sont d'ailleurs un complément à l'ouvrage *Le Docteur Pierre Marital Bardy, sa vie, ses œuvres et sa mémoire*. La renommée du père lui permet donc non seulement de publier ses écrits, mais également de corrélérer son statut de voyageuse aventurière à une certaine déférence affectueuse envers l'autorité paternelle : « Il me semblait que l'ombre de celui-ci [le père] auquel je dois la vie et que j'ai tant aimé, était là, me baisant avec une tendresse et une douceur inappréciables, en récompense de mon amour filial » (Bardy, 1909: 143). Philomène Legault est sans doute la voyageuse qui accorde le plus de place, dans son récit, à une figure masculine, inscrivant scrupuleusement les moindres faits et gestes de son patient, son cousin l'abbé Proulx. Elle en vient tout de même, sans jamais centrer son récit sur elle, à

donner l'image d'une femme héroïque, qui non seulement a voyagé en compagnie d'un homme malade, mais qui le ramène graduellement à la santé : « Il est vraiment bien mieux; [...] il semble rajeunir de jour en jour » (Legault, 1897: 65). Patricia Smart note au sujet de cette présence masculine sous-jacente à de nombreux écrits féminins :

[...] écrivant dans un milieu où leurs propres perceptions ne sont pas valorisées, il n'est pas surprenant que tant de femmes aient senti ce besoin d'un Père symbolique pour leur donner confiance, pour croire à la légitimité de leur parole. Si on doit les créations de plusieurs femmes-artistes à l'encouragement de ces mentors, on ne peut s'empêcher de demander en même temps à quel point leur influence démesurée aurait créé dans les productions des femmes des ambiguïtés, des non-dits, de l'autocensure (Smart, 1990: 43).

Si la présence d'une figure masculine est notable dans les récits de voyage des Canadiennes, les allusions à la mère sont plus rares et plus sélectives. Lorsqu'une figure maternelle ou féminine est évoquée par les voyageuses, c'est toujours celle d'une héroïne ayant laissé des traces dans l'histoire canadienne par sa dévotion, sa charité remarquable, ses immenses sacrifices : Marguerite Bourgeoys, mère d'Youville, ou, plus fréquemment, la Vierge Marie. Si, comme le prétend Monicat, le caractère exceptionnel du voyage féminin est un argument avancé en faveur de l'écriture de cette expérience (Monicat, 1996: 80), il n'est pas étonnant que bon nombre de voyageuses aient éprouvé le besoin de s'identifier à des femmes ayant également connu une existence hors du commun. Qui plus est, cette identification à des personnages féminins que l'histoire reconnaît et valorise traduit bien le désir des voyageuses d'être également admirées, ou à tout le moins,

de ne pas être mises au même rang que la majorité des femmes de l'époque. Sœur St-Anaclet prouve bien que cette identification n'est pas désintéressée, que refaire les gestes de la mère « spirituelle » leur vaut bien un peu de sa gloire. Elle note en effet :

[...] notre vénérable Fondatrice revient sans cesse à l'esprit de ses filles pèlerines. Nous traversons l'Atlantique qu'elle a franchi sept fois [...]. Son dévouement à soigner les malades, son obligeance à rendre service, excitait l'admiration de tout l'équipage. Pour se reposer de ses fatigues, elle n'avait d'autre lit que les cordages du vaisseau. Quelle âme élevée, quel cœur viril possédait cette véritable femme forte ! Nous nous sentons légitimement fiers d'une telle Mère ! (St-Anaclet, 1905: 18).

Les voyageuses, par cet autre procédé de constitution d'une figure héroïque, montrent bien que le voyage est une opportunité de se décrire d'une manière différente, de sortir de la masse indistincte et silencieuse à laquelle les femmes du XIX^e siècle sont bien souvent reléguées.

VERS UNE PRISE DE PAROLE

Si quelques études laissent entendre que la parole des voyageuses est plus subjective que celle de leurs homologues masculins (Monicat, 1996: 84-88; Beynet, 1993: 138), on ne peut soutenir cette idée à l'égard des récits de voyage des Canadiennes françaises. La majorité des femmes qui décrivent leurs itinéraires démontrent qu'elles connaissent bien les lois du genre. Loin de faire de leurs écrits une suite ininterrompue d'impressions personnelles, malgré la présence de quelques anecdotes personnelles, elles manifestent

plutôt une tendance à transcrire le plus objectivement possible la réalité. Philomène Legault, entre autres, qui écrit pourtant de façon beaucoup plus personnelle que les autres voyageuses de notre corpus, se défend bien de présenter, par ses lettres, un fatras de sentiments :

Ce n'est pas pour faire des réflexions sur ce grand jour, ni parler des souvenirs et des sentiments qu'il peut susciter en moi, que j'écris aujourd'hui : ce n'est, comme toujours, que le compte rendu du voyage que je veux faire aussi simplement et exactement que possible. Donc, sans parler de l'allégresse de l'église à la Résurrection de Notre-Seigneur, ni de mes impressions particulières, je passerai, de suite, aux détails journaliers de nos actions assez insignifiantes, que je raconte aussi fidèlement que si d'elles dépendait le pays; mais qui sait s'il n'en dépend pas un peu, un tout petit brin, s'entend? (Legault, 1897: 90).

Le récit de voyage féminin, pour être justifié, doit non seulement donner un aperçu d'une femme digne de mention, susceptible d'enrichir, par l'héroïsme de ses gestes, l'histoire du pays, mais pour répondre aux contraintes imposées par le genre, il a l'obligation d'être pourvu d'une visée documentaire. « La voyageuse se doit de prouver qu'elle peut dépasser le stade de la subjectivité et participer ainsi à l'élaboration du discours public » (Monicat, 1996: 123). La dimension « utilitaire » contribue encore une fois à faire resurgir une image de la femme « autre », de l'écrivaine utile, et de surcroît cultivée. Le devoir de rendre compte du voyage favorise ainsi à nouveau une représentation valorisante de la femme et de son savoir. Même si les femmes atténuent constamment ce nouveau pouvoir qu'est cette prise de parole, elles n'en profitent pas moins pour saisir cette occasion unique de devenir, autrement que dans l'intimité

d'une chambre, sans aucun destinataire visé, poétesses, historiennes, économistes, critiques d'art, etc. C'est pourquoi le discours de la voyageuse détonne parfois de la plupart des écrits utilitaires destinés aux femmes de l'époque. Dans son récit, Sœur Marie de l'Ange-Gardien écrit : « L'Alaska, dont nous foulons le sol, s'étend depuis le 130^e degré de longitude ouest de Greenwich jusqu'au-delà du 170^e, et depuis le 52^e parallèle de latitude nord jusqu'au 72^e parallèle » (Marie de l'Ange-Gardien, 1900: 3). Ces propos n'ont en soi rien d'étonnant dans un récit de voyage, mais peuvent surprendre si l'on considère que les femmes du XIX^e siècle, destinées à devenir épouses et mères, recevaient une éducation centrée sur les devoirs familiaux qui excluait un apprentissage approfondi des sciences. C'est ainsi que, malgré l'image traditionnelle que la voyageuse tente de donner d'elle-même, son discours l'amène à montrer qu'elle a accès à une culture qui dépasse ce que la société offre normalement aux femmes. Même si le discours scientifique est sensiblement différent de celui qui apparaît dans les récits de voyage masculins, comme le prétend Sarah Mills (1993: 83), il n'en demeure pas moins le lieu d'une expression féminine nouvelle.

Tout au long de son récit, la voyageuse laisse entendre qu'ayant eu le privilège de voir de nouveaux lieux, elle a alors la possibilité d'en parler, le plus objectivement possible, il va sans dire. Céline Bardy ne manque ainsi aucune occasion de dire qu'elle a vu telle ou telle chose, qu'elle était à tel ou tel endroit, ce qui légitime dès lors sa parole et son intrusion dans des domaines qui dépassent la sphère domestique. « Quel plaisir, écrira-t-elle, de pouvoir s'écrier que l'on a vu Venise, la jolie, l'élégante, la poétique Venise » (Bardy, 1909: 127). Mais préférant l'histoire à la poésie, c'est généralement avec un langage neutre que Bardy décrit les éléments de son voyage : « Dans cette tour de Londres où, comme on le voit, tant d'autres tours ou prisons ont été édifiées, se trouve encore la "Chapelle St-Jean",

d'architecture normande, qui était jadis l'endroit de prédilection où les rois venaient offrir leurs hommages à Dieu » (Bardy, 1909: 81).

Claude Reichler constate cependant que « quand même il vise à une représentation adéquate et presque analytique, le texte de voyage ne peut pas éliminer le sujet qui l'écrit » (Reichler, 1994: xvi). Le récit de voyage féminin devient donc prétexte à beaucoup plus qu'une simple transcription du réel. Il offre à la voyageuse l'occasion d'investir autant de domaines que lui suggèrent ses aspirations personnelles. Comme l'explique Béatrice Didier, la réalité ne se laisse pas aisément « coucher » sur papier, et sa transcription devient une quasi-œuvre de fiction, parce que cette transcription demande d'opérer un choix (Didier, 1981: 184). De là la très grande hétérogénéité qui caractérise les écrits des voyageuses. Si le voyage représente pour Céline Bardy une opportunité pour révéler l'historienne qui sommeille en elle, c'est davantage les scènes où peut apparaître l'écrivaine captivée par les légendes qui retiendront l'attention d'une voyageuse telle que Françoise. Pour cette dernière, chaque lieu aperçu en bordure du Rhin sert de prétexte pour raconter une histoire : « Un peu plus haut, une pointe de roc émerge de l'eau; c'est le dernier vestige d'une rangée de rochers connus sous le nom des Sept Sœurs. Ces rochers étaient autrefois sept belles jeunes filles qui ont été métamorphosées de la sorte en punition de la dureté de leur cœur » (Françoise, 1907: 258).

Cette prise de parole, généralement peu accessible aux femmes, est donc soudainement rendue possible par la réalisation d'un voyage, parce qu'une réalité peu habituelle lui est sous-jacente. À telle enseigne que chez certaines voyageuses du XIX^e siècle, la description d'un voyage annoncé en exorde d'un récit fait place à un discours tout autre. Madame de la Durantaye, qui laisse supposer en préface de son *Voyage au pays d'Évangéline* des impressions recueillies lors de son séjour en Acadie, présente plutôt un véritable petit traité

d'histoire sur ce coin de pays et y décrit, documents à l'appui, les événements historiques entourant la déportation des Acadiens.

Le 2 septembre, écrit-elle, le lieutenant-colonel Winslow prétexta une excursion en chaloupe pour aller s'assurer auprès de Murray que rien n'avait transpiré de leur guet-apens. Ils s'entendirent pour convoquer une assemblée aux deux endroits, pour le vendredi suivant [...]. Ils rédigèrent en conséquence une proclamation qu'ils firent traduire en langue française par un marchand nommé Beauchamp. Cette proclamation, adressée aux habitants acadiens, se lisait comme suit [...] (Durantaye, 1902: 7).

La voyageuse ne resurgit qu'à la toute fin du texte, où elle se décrit tout à coup assise au bord de la mer, théâtre témoin des événements qu'elle vient de relater. Elle invite alors le lecteur de son récit à redécouvrir le poète Henry Wadsworth Longfellow qui a si bien immortalisé l'Acadie dans son poème *Évangéline*. Par cet entrecroisement de l'histoire et de la fiction, elle marque du même coup son appartenance au monde du savoir, de l'érudition et de la littérature. Chez Françoise, on retrouve également ce genre de procédé de substitution d'un discours par un autre.

De temps immémorial, écrit-elle, le Rhin a été chanté [...]. Le plus célèbre de ses porte-lyres, en exceptant toutefois Victor Hugo, a peut-être été Byron, et dans son « childe Harold » il a décrit le Rhin comme étant une fusion de toutes les beautés. Lord Lytton, dans son roman « Les Pèlerins du Rhin » parle de ce fleuve enchanté [...]. Rien de ce qu'on a dit des paysages merveilleux qu'offre le Rhin n'a été exagéré. (Françoise, 1907: 314).

On le voit, les lieux du voyage fournissent à la voyageuse l'occasion d'exposer ses connaissances livresques. Dans une autre de ses « Lettres de voyage », ils l'amènent même à exprimer son point de vue sur des questions contentieuses: « Avant cependant de commencer la description des beaux pays que j'ai visités, j'aimerais dire quelques

mots relativement à la situation religieuse, en France, amenée à la suite de l'épineuse question de la séparation de l'Église et de l'État » (Françoise, 1907: 258). Dans cette lettre, Françoise ne traite finalement que de religion et de politique, deux sujets que les femmes journalistes, ces « bas bleus », doivent éviter dans leurs publications sous peine d'être censurées ou fortement critiquées. Les impressions de voyage annoncées en introduction ne connaissent aucune suite, du moins dans ce numéro du *Journal de Françoise*. En somme, le fait d'avoir voyagé semble permettre à la femme de s'approprier et d'exprimer un langage nouveau, d'accéder à ce qui lui est normalement hors de portée, de marquer sa différence. Céлина Bardy en témoigne éloquemment lorsqu'elle affirme :

J'ai visité Lucerne, Bâle, Berne, Milan, Florence, Gênes, Lorette, et finalement Venise avant d'atteindre la Ville Éternelle. Tous ces endroits charmants m'ont fait goûter aux joies du cœur, ces joies profondes que la nature évoque toujours *lorsqu'elle entre librement en rapport avec une âme dégagée des liens ordinaires de l'existence*. (Bardy, 1909: 123) [Nous soulignons].

À la limite, on pourrait même voir le récit de voyage comme un instrument de critique sociale. Les stratégies décrites précédemment indiquent, malgré un souci évident de conformisme, l'ambition de la voyageuse de donner une vision nouvelle de la femme, transformée par son aventure. Les descriptions de situations réellement observées ou vécues en voyage sont ainsi parfois révélatrices de la difficulté que représente le fait d'être femme dans un monde dirigé par les hommes. Bardy s'indigne à plus d'une occasion, lors de son voyage en Afrique, alors qu'elle voit des femmes traitées comme des êtres tout à fait dépourvus de dignité humaine :

La «Medersa» est une institution enseignante, destinée aux petits garçons arabes [...]. Je dis garçons; car les filles arabes, considérées comme n'ayant point d'âme, sont condamnées à l'ignorance et à la vie essentiellement animale, sans nul espoir d'arriver à d'autre alternative que celle d'un brutal esclavage, sous la domination de leur seigneur et maître, mari et géôlier — mots synonymes — [...] Vos femmes, ô musulmans stupides, ont une âme plus belle, plus noble, plus tendre, plus patiente, plus dévouée que la vôtre, et vous dites qu'elles n'en ont point! En parlant ainsi, vous montrez bien que vous êtes cent fois plus grossiers que vos femmes (Bardy, 1909: 229).

Discours plutôt surprenant, en 1909, alors que les femmes canadiennes se voient elles-mêmes toujours refuser l'accès aux études supérieures et aux domaines conduisant aux professions libérales et que l'Église catholique répète à qui mieux mieux les paroles de l'Ancien Testament: « Femmes, soyez soumises à vos maris ». Le voyage semble alors devenir une occasion de remettre subtilement en question les normes établies sur la socio-sexuation, voire même, dans une certaine mesure, d'y déroger. Corinne Rocheleau l'illustre bien en racontant l'anecdote suivante:

Notre hôte a deux charmantes filles d'une vingtaine d'années, jolies, aimables, instruites [...]. Je leur demande si elles ne vont pas à cheval. Ma question semble les surprendre et elles m'assurent que jamais elles ne font pareille chose [...]. — « Et pas une femme autour d'ici qui aille à cheval? Vous êtes bien sûre que je ne pourrais pas me procurer une selle? » [...] « Il n'y a que les hommes qui vont à cheval ici. » — « Alors, dis-je résolument, je ferai comme les hommes » (Rocheleau, 1915: 137).

Au demeurant, montrer sous un jour convenable une femme différente, décrire l'accomplissement et la réussite d'un voyage ne s'avère-t-il pas également un moyen pour remettre en question le discours traditionnel sur la place des femmes dans la société ? Le récit des voyageuses met en scène une expérience valorisante hors de la sphère domestique où elles sont généralement astreintes, une intrusion réussie dans l'univers masculin. Sans doute de façon inconsciente, ces femmes font ainsi la promotion, au cours de leurs déplacements, d'une image renouvelée d'elles-mêmes.

CONCLUSION

En somme, les voyageuses canadiennes-françaises du XIX^e siècle déploient dans leurs récits diverses stratégies, instinctives ou conscientes, pour atténuer une expérience qui les place nécessairement en dehors de ce qui leur est prescrit par les lois du patriarcat. Un peu de la même façon qu'Angéline de Montbrun, personnage du roman de Laure Conan, qui écrit: « Chère amie, vous me conseillez les voyages puisque ma santé le permet, j'y pense un peu parfois, mais vraiment je ne saurais m'arracher d'ici » (Conan, 1886: 113), les femmes qui voyagent ressentent l'emprise qu'exerce sur elles leur société. Aussi éprouvent-elles le besoin de justifier ou d'atténuer de diverses façons leur situation hors norme. Autant dire que même hors de la maison du père, elles en subissent toujours l'influence.

Toutefois, par divers procédés discursifs, les voyageuses laissent apercevoir une femme « autre », non traditionnelle, audacieuse, qui est digne de mention du fait, justement, de son intrusion victorieuse dans la sphère masculine. Elles ouvrent ainsi, dans l'astreignante maison du père, une fenêtre qui annonce déjà une plus grande liberté pour les écrivaines à venir. La hardiesse qu'afficheront ouvertement les femmes du XX^e siècle, les voyageuses canadiennes-françaises l'ont

en partie expérimentée, ne serait-ce que par l'écriture d'un voyage, discours d'une double transgression. Les paroles de Béatrice Slama prennent alors tout leur sens : « Pourtant, malgré l'autocensure et les refoulements, les tâtonnements et les détours, ces femmes sont parties à la recherche d'elles-mêmes » (Slama, 1980: 242-243).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPHONSE, Sœur (1860), « Extrait d'un journal...par trois sœurs se rendant à leur mission du Lac St-Anne, à savoir les sœurs Emery, Alphonse et Lamy, le 18 octobre 1859 », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, 61-76.
- BARDY, Céline (1909), « En Europe », dans *Œuvres littéraires de Céline Bardy, complément de l'œuvre du docteur Pierre-Martial Bardy, sa vie, ses œuvres, sa mémoire*, Québec, Société St-Jean-Baptiste de Québec, 77-173.
- (1909), « En Afrique », dans *Œuvres littéraires de Céline Bardy, complément de l'œuvre du docteur Pierre-Martial Bardy, sa vie, ses œuvres, sa mémoire*, Québec, Société St-Jean-Baptiste de Québec, p. 174-315.
- BEAUDOIN, Daphni (1993), « Stratégies énonciatives dans le journal intime féminin du XIX^e siècle », dans Manon BRUNET et Serge GAGNON (dir.), *Discours et pratiques de l'intime*, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 167-179.
- BEYNET, Michel (1993), « Un regard féminin sur l'Amérique : Margherita Sarfatti », *Les femmes écrivains en Italie aux XIX^e et XX^e siècles, Actes du colloque international d'Aix-en Provence novembre 1991*, (Centre aixois de recherches italiennes), Université de Provence, p. 137-150.

- BOUCHARD, Marie-Adéla (1983), par Étienne Bouchard-Pedneault, *Une femme blanche à la baie James, 1913-1916*, Chicoutimi, É. Bouchard-Pedneault, 121 p.
- CARRIER, Anne (1988), *Une pionnière du journalisme féministe québécois : Françoise, pseudonyme de Robertine Barry*, Québec, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, Université Laval, cahier 16, 109 p.
- CARLE, Anne-Marie (1999), « Écrire hors de la maison du père : les voyageuses canadiennes-françaises (1859-1940) », Sherbrooke, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 152 f.
- CLAVER, Sœur Saint Pierre (1875), « Voyage à l'Orégon », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, janvier 1875, p. 14-21.
- COLLECTIF CLIO, DUMONT, Micheline et al. (1992), *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, 2^e édition ent. rev. et mise à jour, Montréal, Le Jour, 646 p.
- CONAN, Laure (1886), *Angéline de Montbrun*, Québec, Langlais, 343 p.
- CONGRÉGATION DES SŒURS DES SAINT-NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE (1936), *Nos missions*, Montréal, [s.é.], 251 p.
- DAIGLE, Madame Théophile (1908), *Un pèlerinage au pays de Jésus*, [s.l.], P.O. Laurier, 73 p.
- DAVIGNON, Sœur (1875), « Journal des Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montréal allant fonder un hôpital à Madawaska », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, mars 1875, p. 47-64.
- DIDIER, Béatrice (1981), *L'Écriture-femme*, Paris, Presses Universitaires de France, 286 p.
- DUMONT, Micheline (1995), *Les religieuses sont-elles féministes*, Saint-Laurent, Québec, Ed. Bellarmin, 184 p.

- DURANTAYE, Mme Morel de la (1902), *Voyage au pays d'Évangéline*, Montréal, Imprimerie de l'Institution des Sourds-Muets, 45 p.
- EMERY, sœur (1860), « Extrait d'une lettre écrite à la Supérieure des sœurs de la Chanté de l'Hôpital- Général de Montréal par la sœur Emery se rendant au Lac Ste-Anne », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, p. 98- 101.
- FAGG OLDS, Elizabeth (1985), *Women of the Four Winds. The Adventures of Four of America's First Women Explorers*, Boston, Houghton Mifflin Company, p.
- FOSTER, Shirley (1990), *Across New Worlds : Nineteenth-Century Women Travellers and their Writings*, New York, London, Harvester Wheatsheaf, , 201 p.
- FRANÇOISE [Robertine Barry] (1900), « Les femmes dans la littérature », *Les femmes du Canada : leur vie, leurs œuvres*, [Ottawa], [s.é], p. 209-215.
- (1906), « Lettre de voyage », *Le Journal de Françoise*, vol. 4, 15 septembre 1906, p. 178-179.
- (1906), « Lettre de voyage », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, 1^{er} décembre 1906, p. 258-259.
- , « Lettre de voyage », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, 19 janvier 1907, p. 314-317.
- (1907), « Lettre de voyage », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, 2 février 1907, p. 326-328.
- (1907), « Lettre de voyage », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, 16 février 1907, p. 342-345.
- (1907), « L'Ouest lointain », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, 21 juillet 1907, p. 114-118.
- GAUTHIER, Marie-Angèle (1859), *Lettres de Sœur Marie-Angèle, religieuse de St-Anne de l'Achigan, missionnaire avec trois de ses compagnes à Vancouver, territoire de l'Oregon*. Montréal,

- Daniel et Compagnie, imprimerie du journal de l'Instruction Publique, 31 p.
- IRVINE, Margot (1996), « Problèmes de genre(s) : Le récit de vocation et le récit de voyage au féminin dans *Les Souvenirs* d'Élizabeth Vigée-Lebrun », *Itinéraires du XIX^e siècle*, coll. « À la recherche du XIX^e siècle » [Toronto], Centre d'études romantiques J. Sablé, 322 p.
- (2008), *Pour suivre un époux. Les récits de voyages des couples au XIX^e siècle*, Québec, Éditions Nota bene, 244 p.
- KRÔLLER, Eva-Marie (1987), *Canadian Travellers in Europe, 1851-1900*, Vancouver, University of British Columbia Press, xvi, 197 p.
- LAPOINTE, Sœur (1874), « Itinéraire des Sœurs grises à Mckenzie », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, février 1874, p. 40-45; juin 1874, p. 106-110; septembre 1874, p. 137-144.
- LEFEBVRE, Hélène (1985), *Le voyage*, Paris, Bordas, 142 p.
- LEGAULT, Philomène (1897), *De St-Lin à San Francisco ou Journal de voyage*, Joliette, Imprimerie générale, 262 p.
- LEQUIN, Lucie (1992), « Les Québécoises, une autre révolution ? » dans Marguerite ANDERSEN et Christine KLEIN-LATAUD (dir.), *Paroles rebelles*, Montréal, Éd. Du Remue-ménage, p. 219-240
- LUCIENNE, sœur M. (1905), « Au pays des Mandarins, journal d'une sœur canadienne missionnaire en Chine », *Le Rosaire et les autres dévotions dominicaines*, vol. 11, avril 1905, p. 62-64; mai 1905, p. 126-128; juin 1905, p. 158-160; juillet 1905, p. 238-240.
- MASSÉ, Sylvie (1993), *Les stratégies de discours et l'écriture des femmes au tournant du siècle : l'expression implicite d'une parole*

- hétérogène*, Québec, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, cahier 55, 124 p.
- McMULLEN, Sœur (1859), « Itinéraire du voyage de la sœur McMullen, assistante de l'hôpital générale de Montréal à St-Boniface de la Rivière-Rouge », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, p. 72-97.
- MARIE-DE-L'ANGE-GARDIEN, Sœur (1900), *En Alaska. L'œuvre des Sœurs de Sainte-Anne parmi les sauvages et les blancs : récit de voyage*, Montréal, Arbour & Laperle imprimeurs-éditeurs, 24 p.
- MILLS, Sarah (1993), *Discourses of Difference : An Analysis of Women's Travels Writing and Colonialism*, London, Routledge, 232 p.
- MITCHELL, Estelle (1987), *Les sœurs grises de Montréal à la Rivière Rouge, 1844-1984*, Montréal, Éditions du Méridien, 358 p.
- MONICAT, Bénédicte (1996), *Itinéraires de l'écriture au féminin, voyageuses du XIXe siècle*, Amsterdam et Atlanta, Rodopi, 155 p.
- (1994-1995), « Problématique de la préface dans les récits de voyage au féminin du 19^e siècle », dans *Nineteenth-Century French Studies*, vol 23, n^o 1 et 2, Fall-Winter 1994-1995, p. 59-71.
- MOUCHARD, Christel (1987), *Aventurières en crinoline*, Paris, Seuil, 253 p.
- PANET, Louise-Amélie par Marthe FARIBAULT-BEAUREGARD (1987), « Voyage à Kamouraska (1840) », *La Vie aux Illinois au XVIII^e siècle*, Montréal, Société historique Archiv-Histo Inc, 1987, p. 54-84.
- PLANTÉ, Christine (1989), *La petite Sœur de Balzac, essai sur la femme auteure*, Paris, Seuil, 374 p.
- REICHLER, Claude (1994), « Préface », dans PASQUALI, Adrien, *Le tour des horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994, 179 p.

- ROCHELEAU-ROULEAU, Corinne (1914-1915), « Trois “Bas-tonnais” en Acadie », *La Revue canadienne*, vol. 67, 1914, p. 540-553; vol. 68, 1915, p.125-141.
- ROSE DE MARIE, sœur (Madame T. Tessier) (1877), « Journal d'une religieuse missionnaire au Fort Vancouver », *La Revue canadienne*, p. 844-850 et p. 899-906.
- SAINT-ANACLET, Sœur (1905), *Relation de voyage. À Rome et en Italie*, Sherbrooke. Coll. Houde, 281 p.
- SŒURS DU BON PASTEUR (1872), « Journal de voyage des Sœurs du Bon Pasteur de Montréal allant à Quito », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, no 22 (août 1872), p. 10-32; no 23 (octobre 1872), p. 3-14.
- SŒURS DES SAINTS NOMS DE JESUS ET MARIE (1864), « Récit du voyage des sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, parties pour l'Orégon le 11 juin 1863, adressé à Sa Grandeur, Monseigneur Ignace Bourget, Évêque de Montréal », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, p. 78-99.
- SLAMA, Béatrice (1980), « Femmes écrivains », *Misérable et glorieuse la femme du XIXe siècle*, Paris, Fayard, p. 213-243.
- SMART, Patricia (1990), *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, (ed. rev. et aug.), Montréal, Québec/Amérique, 347 p.
- TREMBLAY, Émilie (1948), par M. BOBILIER, *Une pionnière du Yukon, madame Émilie Tremblay, la première femme blanche qui franchit la Chilcoot Pass, d'après ses souvenirs (1894)*, Chicoutimi, Publication de la Société Historique du Saguenay, n°13, 85 p.